

1

Breizh Télégramme, 8 juillet 2017

Cette nuit, une patrouille de la police municipale a découvert le corps inanimé d'un homme sur le pont de Recouvrance, à Brest.

La victime était adossée contre l'un des piliers, la tête penchée sur la poitrine.

Dans un premier temps, les policiers ont pensé avoir affaire à un homme alcoolisé. Il n'en était rien. Il s'agissait d'une attaque à l'arme blanche. Ce qui a mis la puce à l'oreille à cette patrouille, c'est que quelque chose de visqueux suintait sur l'habit sombre de l'homme.

Aucun papier ni document n'ont été retrouvés sur la personne agressée. Au regard de la croix de marine, épinglée sur le revers de sa veste, il semblerait que la victime soit un homme d'Église.

Bien qu'ayant perdu connaissance, la victime était encore vivante. D'après le rapport des premiers secours dépêchés sur place, il apparaît que l'homme a reçu trois coups de couteau : un dans la région proche du cœur, un autre sur le côté droit, au niveau des côtes et le troisième dans l'abdomen. L'homme a été hospitalisé d'urgence à l'hôpital Morvan, CHRU de Brest, rue du Professeur Langevin.

Aux dernières nouvelles, la victime aurait été plongée dans le coma artificiel.

La police judiciaire de Brest est chargée de l'enquête.

Christiane Malarmé, journaliste d'investigation

2

Le vieux flic repose brutalement le journal sur son bureau et s'adresse à son subordonné.

— Dites-moi, commandant, qui était de service cette nuit ?

— Les gars de Laumière, patron.

— Demandez-leur de me rejoindre dans mon bureau. Rapidement si possible !

— Euh... je crains justement que ce ne soit pas possible dans l'immédiat, patron !

— Ah ! Et pourquoi donc, Lecorgne ?

— Parce qu'ils sont rentrés chez eux pour dormir un peu, il y a seulement deux heures de cela. Il faut dire qu'ils ont perdu un temps fou à remplir toute la papperasse avec l'hôpital, les pompiers et ensuite à l'usine.

— À l'usine ?

— Je voulais dire chez nous, patron, dans nos locaux.

— Et alors ? Vous pensez que c'est une raison suffisante pour faire la grasse matinée, Lecorgne ?

— Non, patron, évidemment. Je les contacte de suite.

— C'est ça, Lecorgne ! Contactez ! Contactez !

D'ordinaire, Brocard est conciliant, plutôt bonne pâte, mais ce matin, le fait d'apprendre par la presse qu'un prêtre a été poignardé dans sa ville, il ne le digère pas. Il se rassoit derrière son bureau et allume la première pipe de la journée.

— On trucidé les prêtres en pleine rue, maintenant ! On aura tout vu !

Il tire sur sa bouffarde, souffle sur le foyer pour en augmenter le brûlis, puis interpelle Lecorgne juste avant que ce dernier ne sorte du bureau.

— Dites-moi, commandant ! À quelle heure ont-ils retrouvé cet homme ?

— Aux environs d'une heure du matin, patron.

— Une heure du matin ? Sur le pont de Recouvrance ? Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien y faire ? Pour autant que je sache, il n'y a pas d'églises qui soient ouvertes dans le coin à cette heure de la nuit et encore moins de messes. Vous êtes certain de l'heure, commandant ?

— Absolument ! C'est dans le rapport.

— Étrange. Que peut faire un curé sur Recouvrance à cette heure avancée ?

— C'est ce que je me suis demandé. On croit seulement savoir que la victime est un aumônier militaire, car il porte la croix avec une ancre marine.

— Un aumônier ? Et c'est confirmé ?

— Pas encore, patron !

— Envoyez un homme à la préfecture maritime et renseignez-vous sur son identité !

— C'est déjà fait, patron, j'ai envoyé Joubert. J'attends sa réponse. Il ne devrait pas tarder à me contacter.

— Bien ! Tenez-moi au courant dès que vous aurez du nouveau, commandant.

— Oui, monsieur.

3

Brocard, ex-commissaire principal, est arrivé à Brest il y a peu.

Après une carrière bien remplie en région parisienne puis en Côtes-d'Armor, il devait prendre sa retraite à la fin de cette année, retrouver la petite maison au toit de bardeaux qu'il a fini par acheter sur les hauteurs de Sainte-Barbe. Il se préparait à des journées de pêche en bord de mer, à de tranquilles balades le long du littoral, quand un collègue du 36 lui rapporte qu'une place de patron se libère à la PJ de Brest, suite au départ en retraite du chef de l'autorité en place. Si cela lui disait de rempiler, il y serait promu directeur. Brocard n'hésite pas une seule seconde. Il remise ses cannes à pêche, boucle ses valises et, sans plus attendre, rejoint Brest, ville qu'il connaît pour y avoir séjourné dans sa jeunesse.

En fait, et pour être tout à fait franc, Brocard ne se voit pas prendre sa retraite, encore moins glander devant la télévision à regarder des conneries. Il ne s'imagine pas non plus jouer aux boules avec les vieux (les hommes de son âge sont des vieux, mais pas lui. Qu'on se le dise). Vivant seul depuis plusieurs années, suite au décès de sa chère femme, abattue par un homme que Brocard avait poursuivi et mis en prison, il est disponible pour un nouveau mandat dans la police et ceci, tant qu'on voudra bien de lui. Ce nouveau poste est une bénédiction, parce qu'à tout prendre, il préfère encore mourir sur le terrain que dans une paire de chaussons.

Juste avant les fêtes de Noël, il se pointe à Brest avec ses bagages au commissariat central situé au 15 de la rue Colbert. Il dépose le tout

dans un coin et s'installe sans plus de cérémonie dans le bureau de son prédécesseur. Il sait déjà qu'il aura sous ses ordres une vingtaine d'enquêteurs, dont quinze en poste à Brest et cinq à Quimper, ville qui fait aussi partie de son secteur.

Il a remisé dans un placard tout ce que l'ancien directeur avait collectionné au fil des ans et qu'il juge inutile. Après cela, seulement, il a accroché son éternel pardessus ainsi que son chapeau à la patère. Il s'est assis derrière son bureau, a sorti sa blague à tabac et, tranquillement, a bourré sa pipe. Pendant un bon moment, il est resté là, à méditer, seul, dans le silence, durant tout le temps que se consume son tabac infect.

Un peu plus tard dans la matinée, il a convoqué ses hommes pour une première entrevue. Ceux-ci ont immédiatement été fixés sur l'ambiance à venir. Pièce enfumée, pas de fioriture sur le bureau, pas d'objet ou de photo personnelle. Par contre, ils ont pu constater que trônait, juste à côté de l'ordinateur, tout un nécessaire d'écriture composé d'une bouteille d'encre violette, d'un jeu de deux porte-plume, un grand buvard, un taille-crayon, une gomme, un crayon HB et quelques cahiers type écolier en carreaux de cinq sur cinq. Image d'un autre âge.

Malgré les regards complices, les sourires en coin et à peine dissimulés, pas une seule réflexion, pas un seul mot de travers sur le nouveau patron.

— Messieurs, bonjour !

Une voix fluette, mais affirmée, se fait alors entendre.

— Bonjour, monsieur le directeur !

Au deuxième rang, derrière un homme de haute stature, Brocard aperçoit une petite femme brune. Certainement celle qui vient de s'exprimer.

— Bonjour, madame ! Je vous prie de bien vouloir m'excuser. Passez devant votre collègue que je puisse vous voir. Je ne savais pas qu'une femme faisait partie de mon équipe. J'en suis heureux.

— Nous sommes exactement trois femmes dans votre service, monsieur !

— Voyez-vous ça ! Je suis ravi de l'entendre. Un peu d'équité est une bonne chose pour le service. Bien. Je ne sais pas si vous me connaissez ou si vous avez entendu parler de moi donc, je me présente. Ce sera bref, rassurez-vous. Je suis votre nouveau directeur, ex-commissaire principal du 36, la Grande Maison. Je ne prétends absolument pas remplacer votre ancien patron. Nous avons tous et toutes nos affinités envers ceux que l'on côtoie et avec qui l'on travaille chaque jour. Je vous demanderai simplement de faire votre boulot comme il convient, dans le respect de l'individu, pour le bien de tous et du service.

Quelqu'un vient de tousser à cause de la fumée de pipe qui a envahi les lieux. Devinant le problème, Brocard ouvre la fenêtre.

— Une chose que vous devez savoir. Je ne suis pas particulièrement chiant, mais quand j'ai quelque chose à dire, je le dis, parfois haut et fort, jusqu'au résultat escompté. Comme vous le constaterez, je suis de la vieille école. Vous aurez certainement beaucoup de choses à m'apprendre sur l'organisation technique de notre unité, car vous êtes assurément plus à même de composer avec les nouvelles technologies. Je pars du principe qu'un bon patron doit, avant tout, être à l'écoute de chacun. Alors, n'hésitez pas à venir me voir si nécessaire. Bien évidemment, sachez faire la part des choses avant de frapper à ma porte. Si un problème se pose, et que vous ne trouvez pas seul la réponse qui s'impose, n'hésitez pas à discuter entre vous, échangez, c'est primordial pour avoir une équipe bien soudée. Et si vous ne trouvez pas de solution à votre question, alors venez me voir.

Le nouveau directeur regarde tour à tour chacun des hommes et femmes alignés devant lui.

— Sachez que je suis on ne peut plus direct avec mes hommes. Je vais vous demander beaucoup. Je veux des résultats. Vous constaterez que je ne laisse rien passer. En contrepartie, je serai toujours présent et à vos côtés pour vous défendre si besoin est. Que ce soit ici, dans ce bureau, ou à l'extérieur pour une affaire en cours ou pour un motif personnel. Ayez toujours en tête que dans ce service, qui est une véritable institution, il faut avant tout être bien dans sa tête, bien dans sa peau et ne pas mélanger les problèmes personnels avec les

questions et les situations parfois épineuses de notre boulot. Si vous avez un souci personnel, un problème qui pourrait nuire à votre job, alors venez m'en parler. Il y a encore un point sur lequel je me montrerai intransigeant : c'est la ponctualité. Je ne veux pas avoir à attendre l'un de vous pour partir sur le terrain parce que monsieur ou madame est en retard de câlins ou parce qu'il doit amener le gosse à l'école. Est-ce que cela est bien compris ?

Cela a été dit sur le ton de la plaisanterie, mais chacun sait maintenant à quoi s'en tenir.

— Réfléchissez aux diverses questions qui vous trottent dans la tête. Que ce soit les améliorations à apporter à ce service, les horaires à aménager, la formation des binômes, les récupérations, les congés, etc., etc. Faites-m'en une liste et nous en reparlerons le moment venu. Autre chose ! Dès que possible, je vous recevrai un par un dans mon bureau afin que nous puissions faire plus ample connaissance. Ne considérez pas cela comme une évaluation. Pour moi, seul le terrain me dira qui est qui. Le but est de connaître chaque élément de cette unité.

Puis, désignant la jeune femme qui l'a interpellé quelques minutes auparavant :

— Et je commencerai par vous, madame.

— Mademoiselle !

— Autant pour moi. Je commencerai donc par vous, mademoiselle, et ce, dès demain matin.

— Bien, monsieur.

— À chacun de vous, je demanderai de me faire part de son ou ses affaires en cours. Qu'elles soient classées, abouties ou non. Dites-moi vos besoins, vos réflexions ou pensées sur l'organisation, ainsi que les changements que vous souhaiteriez voir aboutir dans le service.

Un sourire se dessine sur le visage de Brocard.

— Ne me demandez pas d'augmentation, ça n'est pas de mon ressort et c'est le genre de chose que je ne sais pas faire.

Le nouveau patron jette un œil sur le cahier où il a noté les différents sujets à traiter.

— Ah oui ! Quelque chose d'important ! Si vous avez des indic, des tontons dans la manche, vous m'en dresserez une liste exhaustive comportant le nom, l'adresse et le pourquoi il ou elle est dans vos petits papiers. Par cette liste, je veux que nous puissions mettre à plat ce qui pourrait aider ou nuire à la bonne marche de notre service. Il ne suffit pas d'avoir un indic, encore faut-il qu'il soit sûr et qu'il ne nous réservera pas un coup foireux au moment où nous attendrons de lui. C'est compris ?

Hochements de tête affirmatifs à l'unisson.

— Voilà, les choses sont dites. Plutôt succinctement, je le conçois, mais elles sont dites. Le travail commence dès ce matin. Je vous souhaite, à toutes et à tous, une bonne journée !

Quand il se retrouve seul, Brocard décide de jeter un œil sur le contenu de l'ordinateur de son prédécesseur. Malheureusement, un mot de passe en interdit l'accès.

« Merde, ça commence ! »

Il décroche son téléphone et appuie sur la touche « secrétaire ».

— Oui, monsieur le directeur. Que puis-je pour vous ?

— Bonjour ! Pourriez-vous me dire si nous avons un informaticien dans nos murs ou si quelqu'un connaît le mot de passe de votre ancien patron ?

— Nous avons un informaticien ou plutôt une informaticienne. Elle fait partie de l'équipe du commandant Lecorgne. Son nom est Mathilde Cauchois. Je lui demande de venir vous voir ?

— Oui, s'il vous plaît, rapidement, c'est assez urgent !

— Pas de problème, monsieur. Je la préviens de suite.

— Merci, mademoiselle !

— Madame, monsieur le directeur.

— Désolé !

— Il n'y a pas de mal, monsieur le directeur.

— Pendant que nous y sommes, comment vous appelez-vous ?

— Sylvie, patron !

— Merci, Sylvie !

Machinalement, Brocard note le nom des jeunes femmes sur son petit cahier : Sylvie : standard, secrétariat ; Mathilde Cauchois, informaticienne.

Quand la jeune Mathilde arrive dans le bureau de Brocard, celui-ci est de dos et regarde par la fenêtre. La porte est ouverte, mais elle s'annonce par petits coups frappés.

Brocard se retourne et la reconnaît de suite. La femme qui est devant lui est la petite brune qui l'a interpellé lors de la réunion et qui lui a fait remarquer qu'il y a aussi du personnel féminin dans son équipe.

Il lui fait signe d'entrer.

— Nous n'avons rendez-vous que demain matin, mademoiselle ! Je me trompe ?

— Non, monsieur. Je suis là pour un problème d'accès sur votre ordinateur.

— Ah ! C'est vous l'informaticien du service ? Pardon, l'informaticienne !

— Oui, monsieur. Je suis aussi spécialiste pour tout ce qui touche à l'électronique embarquée lors de nos opérations. En fait, je suis experte en informatique et réseaux.

Brocard l'étudie. Il a devant lui une petite jeune femme d'un mètre soixante-cinq, fine, belle à ravir, arborant une chevelure brune de lionne, de grands yeux noirs intelligents et une petite bouche cerise. Ses sourcils sont en accent circonflexe, car de son côté, elle étudie aussi Brocard.

— Bien ! Approchez, s'il vous plaît, et faites-moi sauter le mot de passe de votre ancien patron. Je ne suis pas bon à grand-chose dans ce domaine, je l'avoue.

La jeune femme prend place et commence à lancer des instructions qui sont des hiéroglyphes pour Brocard. Les doigts de la jeune femme dansent sur le clavier, faisant défiler divers messages. Brocard remarque que la jeune femme ne porte pas d'alliance.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans la police, mademoiselle ?

— C'est ma deuxième année, monsieur.

— Sans vouloir être indiscret, quel âge avez-vous ?

— J'ai vingt-cinq ans.

— Je suppose que vous avez passé un diplôme en université pour effectuer ce genre de travail.

— Oui, patron. J'ai obtenu un DEESIRS.

— Euh... Et que veut dire ce désir ?

— DEESIRS, monsieur. Diplôme européen d'études supérieures en informatique, réseau et sécurité.

— Mazette ! Je suis un ours en comparaison, jeune fille. Je me suis arrêté au BAC et, croyez-moi, c'est bien suffisant pour ma petite cervelle de poulet.

— Peut-être, mais vous avez d'autres cordes à votre arc.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je me suis renseignée sur vous, patron. J'aime bien savoir avec qui je vais travailler.

Brocard sourit, mais elle ne peut pas le voir, car il se tient dans son dos.

Quelques instants plus tard, elle se lève.

— Voilà, patron ! Vous pouvez installer votre propre mot de passe.

— Serait-il possible de ne pas mettre de mot de passe ?

— Oui, bien sûr, mais ce ne serait pas très prudent. N'importe qui pourrait pirater vos données. Je vous conseille d'en installer un avec au moins huit caractères, chiffres et/ou lettres, comportant une ou plusieurs majuscules. Quelque chose qui soit facile à retenir comme une date de naissance, un nom ou un prénom. Vous voyez ?

— Oui, je vois. Tapez 05 février 1961 s'il vous plaît.

— Attendez, vous me demandez de composer votre propre mot de passe ?

— Oui !

— Mais, où est la sécurité là-dedans si je connais votre mot de passe ?

— La sécurité, c'est bien de votre ressort, non ? Allez, tapez-moi ça qu'on en finisse !

Elle s'exécute en hochant la tête.

— Ce n'est pas très sérieux, patron !

— Si je subis un piratage, je saurai que cela vient de vous !

— Oh ! C'est la meilleure celle-là !

Brocard sourit de cette plaisanterie.

— Je vous taquine, mademoiselle Cauchois ! Allez, je vous remercie. Je ne vous retiens pas plus longtemps et je vous dis à demain pour notre petite réunion.

La jeune femme quitte le bureau du directeur en s'interrogeant sur ce nouveau patron. Elle ne sait que penser de lui. Pourtant, elle devine qu'il est plutôt sympa derrière son air bourru.

À peine a-t-elle quitté le bureau que le commandant Lecorgne demande par l'interphone à être reçu. Il a du nouveau concernant la personne agressée sur le pont de Recouvrance.

— Montez vite, commandant !

Lorsque le commandant Lecorgne arrive, Brocard lui fait part du fait que la porte de son bureau est toujours ouverte et qu'il n'est pas nécessaire de lui téléphoner pour le rencontrer.

— Asseyez-vous, commandant. Il est vrai que l'on ne se connaît pas encore, mais simplifions les relations autant que faire se peut. Si vous avez quelque chose à me demander, par pitié, pas de téléphone ou d'interphone. Vous êtes mon bras droit, que diable ! Si je suis en réunion, la porte sera fermée et vous comprendrez qu'il vous fera attendre. Par contre, s'il s'agit d'une urgence, réunion ou pas réunion, vous frappez et vous entrez. D'accord, commandant ?

— D'accord, patron. Comme vous l'avez dit, on ne se connaît pas encore, alors ce n'est pas évident d'anticiper.

— Je comprends votre position, commandant, mais je suis comme chacun de vous dans ce service, ni plus ni moins. Ceci dit, venons-en au fait et dites-moi ce qu'il en est de notre aumônier.

Le commandant tend au directeur une fiche relative au personnel ecclésiastique affecté à la préfecture maritime.

— Notre homme se nomme Gaël Hervé. C'est un ancien de la marine nationale. Il a passé sept ans dans l'aéronavale et en est sorti en 1982 comme officier avec le grade de lieutenant de vaisseau. Sa première affectation, en tant qu'aumônier, a été Toulon où il visitait

les gars qui y étaient hospitalisés. Que ce soit ceux de la marine ou ceux des autres armes.

Le directeur repose la fiche de police sur le bureau et se tourne vers la fenêtre ouverte, laissant l'officier continuer son laïus.

— Lors de cette affectation, il avait aussi un rôle au sein de la base. Il officiait lors de la messe du dimanche et recevait les hommes qui désiraient lui parler. Il est connu pour être un homme affable, à l'écoute de son prochain, plutôt bon vivant et d'un rapport agréable. Il... patron ?

Leorgne se tait soudain parce qu'il vient de voir le visage du directeur prendre une pâleur inquiétante.

— Patron ? Vous allez bien, patron ?

Pour toute réponse, Brocard lève la main pour signifier que tout va bien, mais le commandant sent que c'est loin d'être le cas.

— Voulez-vous que je prévienne un médecin, patron ? Je vois que vous n'allez pas bien.

— Non, commandant, ce n'est pas la peine ! Disons que je viens de recevoir un méchant coup sur la cafetière. Je connais l'homme que vous venez de décrire. Nous avons fait nos classes et servi ensemble.

— L'aumônier ?

— Oui, commandant.

— Merde !

— Oui, merde ! Comme vous dites ! Je me demande bien pourquoi quelqu'un en veut à sa vie.

— Puisque vous connaissez cet homme, peut-être que vous pouvez m'en dire plus le concernant, patron ? Des infos reçues d'une personne de connaissance sont un atout majeur et pour tout dire considérable pour démarrer une enquête.

Les jambes coupées, Brocard s'est de nouveau installé derrière son bureau.

— J'ai fait mes classes dans la marine avec Gaël. Nous avons partagé quelques années ensemble au sein de l'aéronavale puis nous nous sommes perdus de vue pendant un bout de temps. Plus tard, je suis passé du côté obscur.

— Que voulez-vous dire par côté obscur ?

— Je veux parler du service des douanes.

Brocard soupire. La fatigue marque son visage.

— Vous avez raison pour ce qui est des infos prises sur le vif, commandant. Elles sont de la plus grande importance. La preuve en est aujourd'hui. Sans vouloir vous offenser le moins du monde, je vais diriger cette enquête et vous m'assisterez. C'est le moins que je puisse faire pour mon ami. Nous partons immédiatement pour l'hôpital Morvan.

— Pas de problème, patron ! Pour ce qui est de votre ami, je ne sais pas si nous aurons l'autorisation de le voir, parce qu'il est toujours dans le coltard.

— Ah merde ! Je n'avais pas pensé à ça. Il me faut pourtant vérifier quelque chose. Allons-y tout de même, commandant. Vous prenez votre véhicule. L'hôpital est à deux pas par la rue Duquesne.